

# HERVE BAZIN

(17.04.1911 – 17.2.1996)



## BOUC EMISSAIRE

(CHAPEAU BAS)

1963

## A Jean-Baptiste Fourt

Comme il débouchait, le souffle brisé, sur l'unique place de Lorinse, coincée au sommet de la butte entre l'église, la mairie-école et une dizaine de maisons, Gabriel s'arrêta, stupéfait, comprenant enfin le sens de ces criaileries, mélangées à d'aigres bouffées de musique, qui l'intriguaient depuis qu'il avait commencé à gravir le raidillon final. Sous l'unique platane, taillé en parapluie et qui ombrageait le centre du parvis, une douzaine de gosses, des deux sexes, quelques-uns fort propres, mais la plupart assez dépenaillés dansaient une espèce de danse du scalp, hurlant comme des Sioux autour du poteau de torture et crachant avec entrain sur un petit vieillard adossé à l'arbre et qui, imperturbable, sans même chercher à se protéger, continuait à jouer de l'harmonica.

- Hé bien, ça promet ! maugréa l'instituteur, déjà outré de n'avoir pas été attendu, fût-ce par une brouette, et d'avoir dû grimper à pied les trois kilomètres de lacets qui séparaient la gare, desservie par un tortillard, du village même juché sur son piton.

Ereinté, encombré par les deux valises qui lui battaient les jambes, craignant aussi que son intervention ne fût pour ses futurs élèves une fâcheuse entrée en matière, il hésitait. Les yeux du vieillard, braqués sur lui, intenses, mais – il l'eût juré – pleins d'ironie, ne lui demandaient rien. Ce furent le sourire aigu d'une femme, à l'affût derrière ses carreaux, et celui d'un gros homme qui, pour mieux apprécier la scène, écartait largement le rideau de perles d'une épicerie-buvette, qui mirent le comble à son indignation.

- Comment des parents peuvent-ils tolérer ça ? dit-il, volontairement assez haut pour être entendu de tout le monde.

La femme disparut, sans hâte ; le rideau de perles retomba, mollement ; et déjà Gabriel, y voyant une approbation lassée, abandonnait ses valises, s'avavançait, les bras croisés – comme un vieux pion qui va mater les chahuteurs d'un fond de classe – quand une noiraude aux yeux bleus, encore assez agréable à voir dans sa blouse blanche, griffée d'épingles à la hauteur du sein, et un binoclard à l'oreille barrée d'un crayon sortirent de la mairie pour lancer en même temps la même apostrophe

- Finissez à la fin !

Gabriel nota que la noiraude ajoutait : « Vous n'avez pas honte ? » et le binoclard, plus pratique : « On ne peut plus travailler, on ne s'entend plus. » L'harmonica se détacha d'une bouche sèche, entrouverte sur des dents jaunes, et, cessant de brailler, les gosses s'immobilisèrent pour tirer des pieds de nez, avec une si bonne conscience, une si tranquille insolence que Gabriel, oubliant les recommandations de l'inspecteur d'académie, sentit le feu lui monter aux oreilles et fonça, lâchant ses foudres :

- Vous avez entendu ? Vous allez me fiche le camp ?

La horde se dispersa, avec des rires, des exclamations pointues, pour aller se tapir, en deux groupes, dans les renforcements des ruelles qui dévalaient de la place, obscures, comprimées entre des façades à encorbellement reliées par des cordes à linge d'où tombait le goutte à goutte des lessives. Mais sur tous ces museaux qui maintenant le guettaient dans l'ombre, Gabriel avait eu le temps de lire une stupéfaction aussi grande que l'ienne, aggravée d'une candide réprobation.

- Ben quoi, c'est Lambrusque ! jeta un gringalet qui à bonne distance remontait sa culotte.

La brusque épaisseur de l'air semblait lui donner raison. Le bourg s'était comme enfoncé dans l'ouate. Des chuchots, des grondements filtraient à travers les croisées. Ensemble, après s'être fait réciproquement un petit signe de tête approbateur pour leur mutuelle intervention, le binoclard et la vieille fille battaient en retraite, repassaient sous le drapeau de la mairie-école, refermaient sur eux deux portes différentes. Mais la victime, au lieu de remercier, haussait les épaules en grognant :

- De quoi je me mêle ! Laissez-les donc, ces gosses.

Médusé, Gabriel vit le petit vieux lui tourner le dos et, resuçant son harmonica, disparaître dans une venelle en mettant à mal *le Temps des cerises*. Un chien jappa, rageur, sur son passage. Puis un coup de marteau réoccupa le silence, fit chanter une enclume ; un moulin à café se remit à broyer du noir. Une voix, derrière l'instituteur, demanda :

- Vous êtes le nouveau maître ?

Gabriel fit front. Sortie d'une de ces trouées sombres qui desservent les cours intérieures, une femme sans âge, aux cheveux empaquetés dans une fanchon faite avec un mouchoir à carreaux, examinait l'instituteur en clignant des paupières :

- M'expliquez-vous ? dit Gabriel. On laisse les enfants cracher sur un vieillard ici ?

- Si vous cherchez l'école, c'est là, reprit la femme, pointant le doigt.

- J'avais vu, figurez-vous, dit Gabriel.

- Mais votre logement est au second, chez Mme Esteva, fit quelqu'un de l'autre côté du platane.

Gabriel vira sur un talon. Immobile et les yeux baissés comme s'il voulait éviter de voir les gens d'en face, l'épicier avait franchi son rideau de perles. Son ventre progressait doucement, semblait pousser l'instituteur dans la bonne direction.

- Merci, messieurs-dames, dit Gabriel, se baissant pour ramasser ses valises.

Mais ce pluriel, cette politesse indivise et bougonne, ne parut contenter personne et quand Gabriel se releva, trente kilo de bagage au bout des bras, nul n'offrit de l'aider : il ne vit plus que des dos. De plus en plus mal à l'aise, il repartit droit devant lui. Les prudentes circonlocutions de l'inspecteur départemental lui revenaient en mémoire : « Vous allez avoir affaire à des gens qui sont comme leurs montagnes : pauvres, pittoresques et d'abord difficile. Il court sur Lorinse je ne sais plus quelles légendes... » Pressant le pas, Gabriel traversa la place, passa sous une voûte et, laissant à sa gauche la partie mairie, dont une plaque d'émail annonçait qu'elle servait aussi de dispensaire, il prit à droite vers la partie école, trouva un escalier, estima qu'il devait conduire à l'étage résidentiel et, hissant son bagage sur trente-deux marches de pierre maintenant creusées au centre par des générations de magisters, il s'en fut sonner à la porte de Mme Esteva, signalée non par une carte de visite, mais par un cordon à gros gland, accessoire indiscutable d'une sonnette privée. De Mme Esteva, dont on l'avait prévenu que, Lorinse n'offrant point d'autres ressources, elle serait à la fois sa directrice et sa logeuse, l'inspecteur avait dit : « C'est une excellente femme, elle est depuis trente ans dans ce pays. Ne l'oubliez pas. »

Son aspect le disait assez. La porte ouverte – après une bonne attente, le poing s'étant révélé plus efficace que le cordon – Gabriel se trouvait en face d'une veuve en noir et blanc, avec un ruban de cou, de studieuses lunettes de fer sur un nez important et un chignon gris natté en forme de grenade. Branlant la tête, elle disait de but en blanc :

- Je leur avais pourtant dit de ne pas m'envoyer un gamin... Enfin, entrez, mon petit.

Sur des patins de feutre elle glissa tout de suite vers la chambre de Gabriel, au seuil de laquelle elle s'arrêta d'un air prude, en lui donnant la clef :

- L'académie vous joue un tour, reprit-elle. Pour un début, il risque d'être sévère. Et délicat : ce village n'est pas un village ordinaire.

- Je m'en suis aperçu, murmura Gabriel.

- Oui, j'ai vu, j'étais à la fenêtre, fit Mme Esteva, discrètement.

Elle esquissa un faux départ, revint sur ses pas, pour ajouter une indulgence :

- Et vous avez tout de suite fait la gaffe qu'il ne fallait pas faire. Si déplaisantes qu'elles soient, dans notre situation, nous devons ignorer certaines choses.

- Il y a un cours de morale au programme, dit Gabriel, et, comme travaux pratiques...

- Je vous laisse vous installer, reprit Mme Esteva, tournant le cou dans son ruban, comme s'il l'étranglait. Venez dîner à sept heures et demie quand vous entendrez la clochette.

Elle s'effaça dans le couloir, avec une aisance dans le silence, une aptitude à se laisser aborder par les murs qui devait être une faculté locale. Gabriel entra chez lui, fit à peine attention aux quatre murs blancs, à l'armoire de loupe, au lit de cuivre, au lavabo voilé par un paravent de cretonne et, laissant tomber ses valises sur un parquet de sapin brut, poussa immédiatement jusqu'à la fenêtre pour s'accouder à la barre d'appui. Vue d'en haut, la place faisait encore plus étriquée, se creusait comme une cuve où fermentait une vie sourde, une lumière molle et, seules, les odeurs étaient franches qui proclamaient le goût des autochtones pour l'ail et la tomate. Quitter les grands bâtiments clairs de normale, ouverts par cent fenêtres sur les idées modernes, arriver tout frais, tout nourri de la bonne doctrine précise, nette, aseptique, dispensée à l'apprenti pédago... et tomber là ! Gabriel avait presque envie de rire. L'idée lui vint, cocasse, qu'en, roulant son diplôme, il en ferait une piteuse longue-vue pour lorgner sa marmaille.

- Ca va être gai, murmura-t-il.

Soudain il tressaillit. Des profondeurs montait une ritournelle, jouée en sourdine. Le vieillard revenait. L'harmonica sous le nez, il apparut à l'angle de l'église et, frôlant les devantures, fit, lentement, le tour de la place. Puis il s'enfonça sous un porche, où la ritournelle s'éteignit pour laisser fuser quelques notes de *Ah, je l'attends*, trop vives, trop agressives pour être attribuées au hasard, à un coup d'air portant mieux le son. Ce fut sans doute l'avis de l'intéressée, car une fenêtre s'ouvrit d'où, pour répondre à l'avertissement, un seau d'eau tomba sur le pavé.

Esquivant la douche, l'étrange musicien était reparti, soufflotant cette fois l'*Ave Maria*, et Gabriel, presque amusé, ne sachant plus que croire, était revenu vers ses valises. La nuit bientôt tomba des crêtes où les plus basses étoiles se confondirent avec des lumières lointaines des plus hautes bergeries. Ses affaires rangées, Gabriel commençait à se dire qu'il ne fallait pas romancer, créer des mystères là où il n'y avait sans doute que de minces conflits villageois, quand retentit, insolite, la clochette de Mme Esteva. Il sortit assez vite pour voir qu'il s'agissait d'une grosse clarine, réservée d'ordinaire à la vache meneuse. Mais l'aimable raideur de Mme Esteva – bien plus prieure que directrice –, la hautaine frugalité de son menu et le soin qu'elle apporta durant tout le dîner à boucher le silence en parlant de choses professionnelles et en posant des questions, sans cesse, à son nouvelle auxiliaire, comme si de sa part elle n'en voulait pas subir, replongèrent Gabriel dans les mêmes brumes fuyantes que ces gazes, faiblement lumineuses, qui commençaient à courir sur une demi-lune, encadrée par un carreau. Pourtant ce fut Mme Esteva qui, après s'être accordé un tilleul, après l'avoir bu à petites gorgées entrecoupées de nouvelles questions sur son pensionnaire, le métier de son père, la classe et les notes de sa petite sœur, passa soudain aux recommandations. En se levant, c'est-à-dire prenant garde à ne pas les annexer à la conversation. En affectant cette négligence, qui traite entre deux portes, pour en réduire l'importance, les choses embarrassantes. L'exorde n'en fut pas moins pompeux.

- A propos, mon petit, il faut tout de même que je vous touche un mot de la situation. Vous ne comprendrez sans doute pas, vous êtes un citadin et les haines à la ville

s'affadissent, se diluent dans le nombre. On les voit mal, étirées à bout de trams et de métros, s'installer entre des voisins qui s'ignorent. Le bon vieux drame réclame la permanence, la proximité ; je dirai même une certaine familiarité avec l'ennemi, dans un décor témoin. C'était possible sous Homère, pour des rois qui se disputaient des royaumes grands comme Monaco ; ça ne l'est plus aujourd'hui qu'à la campagne, où les dimensions restent les mêmes. Dans le genre bien recuit, ici nous sommes servis.

Pause, Mme Esteva ne devait pas détester les idées générales quand elle les entendait tomber de sa bouche.

- Je ne veux pas vous faire entrer, reprit-elle, dans des histoires de clocher qui n'ont d'intérêt pour personne, surtout pour un remplaçant qui n'est pas destiné à rester plus de quelques mois. Je vous demande même très instamment de ne pas chercher à y entrer plus avant, de votre propre chef : cela ne pourrait que vous nuire. Mais il y a un minimum que vous devez savoir, pour votre gouverne, pour comprendre que la neutralité des enseignants est à Lorinse encore plus impérative qu'ailleurs. Comme je vous le disais tout à l'heure, ce village n'est pas comme les autres. Vous n'entendez presque jamais parler de Lorinsais, mais de Bignons et de Vernois. C'est tout dire : il n'y a pas un village, mais deux en somme, contigus, et, malheureusement, ennemis.

Sans oublier ses patins de feutre, Mme Esteva, qui tenait la poignée de la porte, glissa dans le couloir en même temps que dans l'histoire :

- Nous manquons d'archives à ce sujet, mais la tradition veut que les Lorinsais aient été massacrés par les Espagnols ou les gens de la Ligue, sous Henri IV, tandis qu'étaient épargnés Bignes et Verne, deux hameaux qui faisaient, qui font d'ailleurs toujours partie de la commune. La paix revenue, Bignons et Vernois se seraient alors chamaillés pour se partager Lorinse. Il s'ensuivit une véritable guérilla, une longue série de procès, de vengeances collectives ou privées, voire de meurtres. Les choses se sont tassées, bien sûr, mais aujourd'hui encore, chaque groupe occupe la moitié du village et pratique une vraie ségrégation. Les Bignons ont un café, une boulangerie ; les Vernois ont les leurs. L'endogamie est rigoureuse. On ne connaît depuis un siècle que deux ou trois exceptions et les Roméo qui ont enfreint la règle, honnis par les deux camps, ont dû s'exiler avec leur Juliette. Bien entendu, chaque camp a ses conseillers...

Mme Esteva, qui pour la seconde fois, s'était arrêtée au seuil de la chambre de son hôte, eut un mince sourire.

- Et ils arrivent à élire un maire ? demanda Gabriel.

- Jadis non ; c'était chaque fois un drame. Mais ils ont fini par donner l'écharpe à des immigrés. Ce fut longtemps le curé. Depuis qu'il n'y a plus à Lorinse qu'un desservant, ils prennent leurs arbitres à la gare, à la poste ou à l'école. Pour l'instant, avec la permission spéciale de l'Administration, c'est moi.

- Vous êtes aussi maire de Lorinse ! fit Gabriel, saisi.

Il eut, une seconde, envie d'ajouter : « Le savoir, le pouvoir, vous cumulez ». Mais le devoir arrivait à la rescousse, raidissait cette statue apparemment sans amitié pour l'humour :

- J'ai succédé à mon mari, voilà douze ans, reprit la directrice. Lui et moi, nous nous étions attachés à ce pays : je ne pouvais pas le laisser dans l'embarras. Et pourtant...

Elle soupira et Gabriel eut nettement l'impression que, la part faite – une part très large – de ce qu'elle ne voulait pas dire, Mme Esteva n'était pas fâchée pour une fois de se déborder un peu.

- Pourtant, je vous jure que ce n'est pas une sinécure ! J'ai déjà bien assez d'ennuis à l'école où les deux camps se prolongent. Les enfants s'affrontent avec la véhémence de leur âge et les mères bignonnaises, cette année par exemple, ont fait un esclandre lors de la distribution des prix parce qu'une petite Vernoise de seconde année les raflait presque tous. Il faut que je retrouve cette mentalité chez des hommes mûrs, en plein conseil. Heureusement, j'ai six Bignons contre six Vernois ; la majorité, c'est ma voix qui en décide. Mais, pour éviter les accrochages entre jeunes, nous n'avons pas de foires, pas de fêtes, pas de terrain de sports. Je n'ai jamais pu monter de coopérative. J'ai eu toutes les peines du monde, bien que je n'eusse personne d'autre sous la main, à maintenir en fonction

M. Privat, mon secrétaire de mairie, qui est bignon, et, au dispensaire, Mlle Raoux, une Vernoise qui sert à la fois d'infirmière, d'assistante et de dactylo. On a osé insinuer...

L'indignation plissa le nez de la directrice-maire. « Mon binoclard et ma noiraude », ce sont eux, se dit Gabriel, intéressé.

- On a osé insinuer, continuait Mme Esteva, que je leur ménageais ainsi des rencontres. Il semble y avoir eu jadis entre eux, c'est vrai, une de ces inclinations dont je vous parlais tout à l'heure et que l'on considère à Lorinse comme une trahison. Cela se comprend, ils travaillaient ensemble depuis six ans, ils se voyaient tous les jours, ils s'estimaient et partout ailleurs il eût paru normal – et même pratique – de les voir s'épouser. Mais ils n'ont pas eu le temps de se fiancer. Au premier soupçon de la chose, les familles, appuyées par tout le village, ont fait un tel scandale qu'ils ont dû renoncer. J'ai réussi à les garder. Mais on les a surveillés pendant dix ans et s'ils sont aujourd'hui tolérés, c'est grâce à un curieux retournement des choses : on leur sait gré du sacrifice qui leur a fait préférer leurs origines à leurs sentiments.

- Du Corneille à l'usage de Lorinse, fit Gabriel, enchaînant aussitôt : mais ce petit vieux sur qui crachaient allégrement nos gosses, quand je suis arrivé, est-ce un Bignon, est-ce un Vernois ? Celui-là, si j'en crois mes yeux et mes oreilles, semble avoir fait contre lui une touchante unanimité.

Mme Esteva, se retournant à demi, parut avoir de nouveau des ennuis avec sa guimpe :

- M. Lambrusque, dit-elle lentement, est un personne très... enfin disons : contesté. Tout ce que je puis vous dire, sans prendre parti, est qu'il sort de prison, où il a purgé une peine de huit ans. En son temps, cette affaire a failli tourner à l'émeute et, quels qu'en soient les dessous, restés assez obscurs, nous n'avons pas à discuter de la chose jugée. Je n'approuve pas les sévices dont se rend coupable une petite minorité d'excités envers ce malheureux, qui s'y est toutefois délibérément exposé en revenant, voilà six mois, à Lorinse. Mais pour vous comme pour moi, il est absolument indispensable de faire ce que font les gens sensés, c'est-à-dire de l'ignorer. Ne m'en demandez pas plus : ce serait me désobliger. Bonsoir, mon petit.

Bonsoir. Bonjour, lui aussi assorti de *mon petit*. Les sorties, les entrées de Mme Esteva, précédée de ce grand nez mince qui découpait l'air en tranches, auraient toujours cette calme autorité. Après avoir, ce citadin, été quelque peu gêné dans son sommeil par la proximité de l'église dont l'horloge sonnait tous les quarts d'heure que Dieu nous laisse et dont les cloches à commande électrique avaient dès l'aube, à cette vraie caisse de résonance qu'était la place, livré un sonore angélus, signal des premiers charrois et d'un grand applaudissement de volets, Gabriel avait bu son café au lait, avec peaux, Mme Esteva dédaignant la passette, et s'était retrouvé à huit heures et demie dans sa classe en compagnie de Mme la Directrice, devant qui les bérets tombaient comme les feuilles d'automne. Les présentations avaient été sommaires...

- Mes enfants, voici M. Gombaroux, qui remplace M. Garrivette que sa santé oblige à prendre un long repos. Antoine, tu vas te taire un peu ? Amélie, je t'ai déjà dit cent fois de ne pas te ronger les ongles.

Campé devant le tableau où flamboyait l'inscription *Bienvenue à notre nouveau maître*, écrite d'une main trop sûre pour être infantine, à la craie rose et entourée de festons à la craie verte, de marguerites à la craie blanche centrées de rouge, faite sans doute de craie jaune, Gabriel considérait son cours élémentaire, sa première classe, avec une inquiétude toute différente de ce qu'on aurait pu penser. Cinq garçons devant, trois filles derrière, côté fenêtres. L'allée centrale, renforcée dans les airs par le long parallélisme du tuyau de poêle, servait de frontière aux plus jeunes espoirs des deux nations, inégalement représentées. Mais quel clan, de Bignes ou de Verne, avantageait la natalité ? Mme Esteva, qui pensait à tout, posa une main côté cartes, sur un front alourdi de petites lunettes :

- Celui-ci, dit-elle, c'est le neveu de M. Privat, notre secrétaire de mairie.

Tel oncle, tel neveu : Bigne avait de l'avenir et tenait le côté du mur sous l'hexagone français et le vaste déploiement bleu des mers baignant les cinq parties du monde. « Je m'en moque d'ailleurs du tiers comme du quart, je ne veux rien savoir de ces bêtises », se disait secrètement Gabriel. Mais Mme Esteva, avant de partir, lui glissait dans l'oreille :

- Nous déjeunons à midi et demi. J'ai oublié de vous dire : pour vos menus achats, il vaut mieux aller chez tous les commerçants à tour de rôle. Votre prédécesseur, M. Garrivette, prenait l'apéritif le matin chez Bounenfant, le soir chez Larigoule. Si vous fumez...

- Entendu, dit Gabriel agacé. Je prendrai une cigarette chez l'un, une cigarette chez l'autre.

Mme Esteva s'en fut, le nez légèrement de travers, et Gabriel, se conformant au cahier de M. Garrivette, se fit réciter la table des 8, à droite comme à gauche. Tout de suite il s'aperçut qu'on soufflait par camp, en souriant de joie sur l'erreur adverse. « Mme la Directrice dira ce qu'elle voudra, songeait-il, mais si ça continue, je panache. » Il fit réciter tout le monde, par écrit, et, tandis que les plumes grinçaient, examina un peu son pupitre. A l'intérieur de l'abattant était soigneusement punaisé un plan de la classe, avec étiquette amovibles donnant les noms des élèves, et du même coup, une idée approximative de leur valeur scolaire. Une légende accompagnatrice avouait en effet : étiquettes à filet doré, *au-dessus de la moyenne* ; blanches, *s'en contentent* ; grises, *au-dessous*. Pour le dangereux cas où des étiquettes auraient été interverties, une étoile blanche ou noire signalait la *gens*. Mme Esteva et, sous son inspiration, M. Garrivette ménageaient l'ordre établi. Gabriel, d'un stylo perfide, commença par noircir les étoiles blanches ; puis, réflexion faite, après avoir recopié les noms sur un bout de papier, il arracha le plan et en fit une boule qui, d'un tir précis, atteignit le panier.

Enfin, après avoir ramassé les copies et constaté que, pour au moins la moitié de sa classe, les tables de multiplication n'étaient pas encore devenues les tables de la Loi, Gabriel choisit une dictée. Dans le silence, bien contenu par ses regards, dont les enfants avaient senti du premier coup qu'il serait précis et où les mouches mêmes retenaient leurs ailes, sa voix détachait les liaisons :

- *Alors le petit t'homme lui dit, deux points, Monsieur, virgule, vous z'avez raison...*  
Michelot !

Michelot Gonzague, banc 2, Bignon, ramena sur sa copie des yeux égarés sur celle de son voisin.

- Vous êtes trop serrés, dont trop tentés, sur ce band, dit M. Gombaroux, savourant un peut trop tôt l'effet de son premier geste d'autorité. Passe de l'autre côté, Gonzague, tu seras plus à l'aise.

La stupeur de la classe et surtout celle du coupable, dont les vertèbres ramollies laissaient s'écouler le dos rond des grands humiliés, apprirent à Gabriel que le châtiment dépassait la faute. Réfléchissant à toute vitesse, il s'avouait aussi qu'il venait de commettre un impair : tenir le « roc » pour une punition, c'était admettre qu'il ne fût pas normal. Les bonnes intentions à tout instant nous trahissent.

- Ca va pour cette fois, grogna-t-il. Mais que je ne t'y reprenne plus !

Une demi-heure plus tard, il laissait filer son monde sur la cour où les enfants s'égaillèrent puis s'agglutinèrent en sous-groupes difficiles à identifier, mais non exempts, surtout chez les plus petits, d'un certain mélange. La répartition par côtés, au nom de la paix, n'était-elle pas une de ces fausses précautions, dont les adultes donnent l'habitude aux enfants ? Une exclamation : « *Vernoise, va !* » jetée par une gamine à une autre gamine, bignonne comme elle, qui venait de lui marcher sur le pied, inquiéta l'oreille de Gabriel en ramenant au jour un vieux cours d'un prof de Normale qui aimait « philosopher en philosophie » et dénonçait l'obscur cheminement du mépris, l'imprégnation de l'enfance par le vocabulaire, qui du nom d'autrui a si souvent fait une injure, automatique, passe-partout, pour désigner le salaud, l'imbécile et même seulement le maladroit. « On ne peut tout de même pas leur coudre la bouche, se dit Gabriel. Interdire, d'ailleurs, c'est souligner. » Rien n'était facile. Mais après tout qui l'obligeait, lui, simple remplaçant, à se mêler d'autre chose

que d'enseigner le rudiment à de petits montagnards qui, depuis des siècles, galopaient avec aisance dans l'inimitié comme sur les cailloux, non moins héréditaires, de leurs pentes ? Gabriel frappa dans ses mains, rentra ses gosses, pour s'attaquer à la géographie.

On prit le car pour l'Arvor, on cabota autour de l'Armor. La pointe du bambou, à fleur de carte, effeuilla le vert, trempa dans le bleu, piqua sur les ronds noirs des ports sardiniens. Vicaire à son premier prêche, enseigne à son premier tir, Gabriel était content de sa peau. Enfin libre d'y battre, lui fluait dans les veines le sang d'instituteur dont son père, insti lui-même, aimait dire : « Du globule, du globule, mais très peu d'encre rouge ; » Hyperglobulique, justement, le sang des Gombaroux. Ricochant de poste en poste, Gombaroux père, terreur de l'Administration, avait montré durant toute sa vie un incurable appétit pour les générosités périlleuses. Et Gombaroux fils, au bout de trois heures de carrière, songeait déjà : « Il n'y a pas de hasard. Ces vingt et un moutards, c'est le futur Lorinse et j'ai un service à leur rendre. »

A onze heures et demie, après la dispersion, il sortit sur leurs talons. Deux colonnes de mères, à droite comme à gauche, remmenaient leur progéniture. Le soleil recrépissait de lumière la face sud de la place où s'alignaient trois boutiques : une épicerie-bar-civette reconnaissable à sa carotte, une boulangerie-mercerie, une boucherie-charcuterie. La face nord, dans l'ombre, offrait exactement les mêmes devantures, pour l'autre race. Une ligne idéale, une espèce de cordon douanier semblait aller des marches de l'église au perron de la mairie, en passant par le platane, centre du *no man's land* où, comme la veille, se tenait M. Lambrusque, suçant de doubles croches. Dans le brouhaha de la sortie on ne l'entendait guère ; mais quand le bruit se fut un peu dissipé, la petite musique se dégagea, agaçante, lancinante comme un bourdonnement de guêpe. Malgré la présence de Gabriel un léger caillou vola, inquiétant un moineau qui s'épuçait dans un nid de poussière. Gabriel se retourna, ne vit rien que des innocents, déjà lointains et traînant des cartables. Il allait s'enfoncer dans une ruelle, pour inspection, quand de l'affreux raidillon baptisé avenue de la Gare déboucha un muletier : un muletier un peu rouge, qui sacrait, qui gesticulait, qui bâtonnait avec entrain son mulet, pourtant accroché des quatre fers et halant sans faiblir un tombereau de fumier chaud, tout encensé de vapeur. Et soudain la guêpe cessa de bourdonner. La place se figea, comme une photo, sur des gestes retenus, des regards fixes, glissant bas sous les sourcils. M. Lambrusque s'était détaché de l'arbre ; il avançait tout droit, il se mettait négligemment en travers du chemin.

- Tu te sors de là, crétin ? hurla le muletier.

M. Lambrusque ne bougea pas. Il s'était seulement un peu penché : on aurait dit qu'il offrait son dos. Il observait de biais le bâton qui tournoyait toujours.

- Alors, je ne suffis pas ? dit-il, d'une voix douce.

Il devait *suffire*, car le bâton, emmanché dans le poing dur, avait hésité, décrit pour la forme un ou deux cercles menaçants autour du vieillard, puis fini par glisser sous le bras du muletier, rageur, mais comme hypnotisé par deux minces yeux gris et bientôt disparu en grommelant de vagues insultes. Il devait *suffire*, M. Lambrusque, mais *suffire* à quoi ?

Intrigué, sentant confusément qu'il devait y avoir un lien entre ceci et cela, que des haines locales le vieillard était la pierre de touche, Gabriel était entré chez Bounenfant, s'était fait servir un Ricard qu'il but lentement dans une indifférence polie où l'on chuchotait du verinois. Rentré pour midi et demi, il déjeuna d'une de ces grillades intermédiaires entre l'escalope et le bifteck, typique des hautes régions où s'élève la race de Salers et où il faut conserver le veau aussi longtemps qu'on veut traire la vache. Il retrouva ses élèves, il les rendit aux ruelles, prit l'apéritif du soir chez Larigoule dans la même indifférence polie, où l'on chuchotait du bignon. Il revint chez sa directrice-logeuse, dîna, refit un tour solitaire à travers le village muet, emmitouflé dans l'épaisseur des murs et de la nuit, regagna sa chambre à onze heures, dormit comme la veille sous les cloches, se réveilla pour recommencer une, puis deux, puis trois journées semblables.



Puis dix, puis vingt : morose, mécanique et qui eussent été tout à fait insipides si ne les avaient heureusement occupées les mystères du cru. Hormis sur les questions de service qu'elle traitait volontiers avec une ampleur péremptoire, Mme Esteva se tenait sur la réserve, se contentait, pour accompagner les exercices de fourchettes, de petites gloses sur la pluie, absente, et sur l'excès du beau temps, désolant pour la vivacité des prairies. Nulle confiance à attendre d'elle. Pas plus que de la receveuse des P et T, demoiselle farouchement vierge et casquée d'ébonite. Pas plus que des Bounenfant et Larigoule, très occupés, dès la moindre allusion, à donner un coup de torchon sur le zing. Pas plus que du chef de station, qui s'éventait trois kilomètres plus bas avec son drapeau rouge et ne montait que deux ou trois fois par semaine pour chopiner à mort chez les précédents seigneurs en déclarant aux importuns :

- Moi, vous savez, la seule chose qui m'intéresse en ce foutu patelin, c'est de le quitter.

Restaient M. Privat et Mlle Raoux, les seules personnes dont la bienveillance promît un commerce agréable. Mais sa légende interdisait toute confiance au couple manqué, peut-être fidèle à ce souvenir, mais surtout fidèle à son emploi du temps. Arrivant séparément, tous les matins, elle de Verne, lui de Bignes, ils se retrouvaient sous la voûte, se serraient très officiellement la main, s'enfermaient tout le jour dans cet univers de routines propres aux employés d'une même entreprise qui acquièrent une sorte d'intimité dans la même connaissance des classements, des formalités, des intérêts, des pratiques, bref d'une longue mécanique commune. Deux ou trois fois, pour des questions de fournitures ou pour transmettre une commission de Mme Esteva – retenue devant son fourneau – Gabriel avait pu les trouver côte à côte. Un jour, M. Privat se dévouait sur le fichier du dispensaire. Un autre jour, Mlle Raoux pianotait sur la vieille Remington du secrétariat. Gabriel ne se pressait pas, priait l'un et l'autre d'achever le travail en train avant de s'occuper de lui. Peine perdue. Impassibles, sous le portrait du général de Gaulle en grand arroi, ils s'occupaient, bien assis sur leurs chaises, le regard tout à fait net, la langue assurée pour dire :

- Albert, passez-moi donc le dossier E.D.F.

Ou encore :

- Faites attention, Françoise, c'est Louis Maurin, M.a.u., qui épouse Marie Morin, M.o., et non l'inverse.

S'il y avait quelque chose dans l'air ce n'était rien de subtil ni même de secret, mais la chose la plus commune ou la plus rare du monde : une même respiration. Couple ils étaient, oui, mais là, seulement, pour des noces d'encre et c'est pourquoi sans doute ils paperassaient, si fort, si tard, avant de rentrer chaque soir, désunis, seuls, bignon et vernoise, chez leurs vieux parents dont ils avaient subi la loi. C'est pourquoi aussi, inabornables dans la rue, ils étaient à la mairie tout aimables, accueillants, bien que peu bavards et comme abrités sous le même sourire.

Mais si, de ceux-ci comme de ceux-là Gabriel n'avait rien appris, il avait tout de même assez d'antennes pour deviner : il n'était pas seulement arrivé dans un village divisé, fidèle à cette division comme à ses routines. Il tombait en pleine crise et, de cette crise, M. Lambrusque était le pivot, sinon la cause. Les promenades tardives que Gabriel affectionnait, faute d'autres distractions, les flâneries de ses jeudis et de ses dimanches, que l'étroitesse de ses finances lui interdisait d'aller égayer à Aurillac, auraient à cet égard édifié l'observateur le moins attentif. Dans l'exécution qui lui était vouée, M. Lambrusque se drapait comme dans une toge ; et il y trouvait une sorte de pouvoir. Mieux encore : ce pouvoir, il l'exerçait consciemment, il en assumait la charge. Il semblait avoir fait trois parts de son temps. Il en passait un bon tiers sous son platane, un autre dans son antre – la plus belle maison de Lorinse d'ailleurs – et un dernier tiers en tournées. De tous les habitants du village, il était le seul qui osât se montrer partout, du côté bignon comme du côté vernois. De jour, de nuit, sans horaire fixe, on le voyait passer, au petit pas de ronde ; ou du moins on entendait, proche ou lointaine, diluée dans l'ombre, la lumière ou la pluie, l'aigre plainte de son harmonica. « Tiens, v'là l'autre », disaient les femmes, plissant la bouche, tandis que les hommes serraient soudain des mâchoires de bouledogue. M. Lambrusque passait, lent, calme, pas honteux, ne méprisant même pas le mépris, aussi tranquille que la bête puante qui trotte et, comme elle, résumé par deux mobiles, deux perçantes prunelles. Parfois il

s'arrêtait, figeant une fois de plus l'attention d'autrui. Il détachait une casserole de la queue d'un chien. Il ramassait un bouchon de papier gras qui salissait le trottoir et si, d'aventure, une main anonyme en profitait pour jeter à côté un paquet d'épluchures, il le ramassait aussi, sans relever le nez, pour porter le tout, soigneusement, au dépotoir.

Sauf exception – comme pour le muletier – il ne parlait pas, il laissait le soin de tout dire à son harmonica. Quatre fois (et Gabriel n'étant pas de faction pour le surprendre, ce devait être beaucoup plus souvent), le nouvel instituteur de Lorinse, accoudé à sa barre d'appui, l'avait vu revenir sous la fenêtre d'où lui avait été lancé un seau d'eau : quatre fois, M. Lambrusque avait joué *Ah ! je l'attends, je l'attends, je l'attends*. Aucun doute : il s'agissait bien d'un avertissement signifié à la fille ou femme en péril. Et Gabriel ne pouvait s'empêcher de songer à l'histoire du puritain, désolé de loger en face d'une maison close et qui, pour la mettre en faillite, avait dressé son perroquet à crier dès qu'en approchait un chaland furtif : « *Il y va, l'vilain ! Il y va !* » Défenseur inattendu de la morale, M. Lambrusque paraissait doué pour l'humour. A la tombée de la nuit, parfois, Gabriel le suivait de loin, pour le plaisir. D'une ritournelle M. Lambrusque exécutait le mauvais ménage dont la dispute traversait les fenêtres : *Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres*. D'une autre, soufflée gentiment, comme à regret, il alertait la petite, serrée d'un peu trop près dans un coin noir : *Prends garde, fillette...* Un pochard n'y coupait jamais. Injurié ou non, M. Lambrusque le relevait, le reconduisait aux accents du *Petit vin blanc* jusque chez lui. Quant au café, coupable d'avoir noyé le bonhomme et oublié les prescriptions de son affiche, il était à peu près sûr, les jours suivants, de se faire sonner le couvre-feu à l'heure de la fermeture réglementaire.

Bref, M. Lambrusque intervenait dans les affaires de ses concitoyens et, si musicalement qu'il le fit d'ordinaire, la provocation n'était pas mince, ni moins étonnante. De quel crime envers Lorinse s'était rendu coupable ce vieillard pour rester bouclé durant huit ans et s'enfermer lui-même, maintenant, sous une clef de sol ? Comment pouvait-il à la fois subir et braver ? Bien sûr, ses rondes n'allaient pas sans incidents, malédictions, vol de pierres ou de pommes pourries. Une inconnue avait même, devant Gabriel, fait la dépense d'un œuf frais. Mais l'imprécation comme la tomate se jetaient à distance, restaient la plupart du temps anonymes, craintives en somme, ne cédaient jamais la place aux voies de fait. Les enfants seuls montraient une vraie conviction et assez de courage pour détalier, leur coup fait, à visage découvert. Un jeudi soir, ainsi, tandis que M. Lambrusque s'effondrait brusquement sur la chaussée, Gabriel put identifier Michelot qui, tenant sa petite sœur par la main et riant comme elle aux éclats, trottait sans beaucoup de hâte vers la maréchalerie paternelle. Pas mécontent au fond de tenir un prétexte pour aborder le vieillard, il s'empressa :

- Rien de cassé ? demanda-t-il.

A genoux dans un tas de crottin, amassé au bon endroit, M. Lambrusque, à la lueur vague d'un des quatre réverbères de Lorinse, examinait le piège : un fil de laiton à collet, tendu bas en demi-cercle, où s'était pris son pied gauche.

- C'est ingénieux, dit-il simplement.

- Rien de cassé ? répéta Gabriel.

Tâtant le crottin, M. Lambrusque en retira son harmonica, l'essuya tendrement sur sa manche, et dorémifasollasido en vérifia l'intégrité. Puis il se releva, fleurant bon l'écurie.

- On vous regarde à travers les persiennes, dit-il à voix basse, et on est très mécontent de vous, c'est sûr. Mme Esteva vous a certainement recommandé de ne pas vous occuper de moi et je ne peux que lui donner raison.

Sa voix grinçait. Il se baissa, arracha le fil de laiton.

- On ne peut pas laisser ça, n'importe quelle gamine pourrait s'y accrocher, dit-il encore. Quant à vous, si vous n'avez pas assez de copies à corriger, le soir, achetez un poste de radio ou apprenez la boxe par correspondance. Mais cessez de me suivre. Si je vous amuse, moi, je ne m'amuse pas.

Et sans la moindre formule de politesse ni le moindre remerciement, plantant là M. Gombroux Gabriel, instituteur suppléant à Lorinse, Cantal, le vieillard s'en fut, boitillant un peu, mais sûr de son coup de langue qui, déjà, offrait du Botrel aux étoiles.

Une semaine passa au cours de laquelle Gabriel prit soin de ne pas filer son homme. A de petits signes pourtant il devenait évident que la tension montait dans le village. Comme l'eau qui va bouillir, Lorinse en était au frémissement. Les yeux des gens crevaient comme des bulles paix factice de la place. Point calmés, les chiens bignons, à l'odeur du vernois, se déchaussaient les crocs à force d'abois. Une équipe se constitua, qui se mit à planter des aiguilles dans les pneus de vélo. Une autre lui répondit, qui s'empara des chambres à air pour en fabriquer des frondes et casser du carreau. M. Lambrusque, bien entendu, eut sa part : une odeur insoutenable et de longues traînées jaunâtres apprirent à chacun à quel usage des noctambules destinaient ses murs. Comble d'attention, une bouteille d'encre verte – également volée, mais qui pis est : volée à l'école – fut lancée contre sa porte. Emue par le vol perpétré dans sa classe et sans moyens pour identifier le coupable, Mme Esteva fit conjuguer à ses élèves la phrase infamante *je suis un voleur*, à tous les temps, sans songer une seconde aux encouragements qu'offraient ainsi le futur et l'impératif. Le maire, en elle, était d'ailleurs plus assoté encore que la directrice. Il ne se passait pas de jours sans accrochage entre ses administrés. On venait de partout lui en référer, réclamer son arbitrage, aussitôt contesté. De nouveau harcelés, l'un pour des questions de paperasserie cadastrale, l'autre à l'occasion d'une campagne de revaccination, le secrétaire de mairie et l'infirmière ne cessaient de lui exprimer leurs doléances. Quant au conseil municipal, il devenait si ingouvernable qu'à plusieurs reprises Mme Esteva, devant son auxiliaire, se permit de gémir. La première fois, comme elle découpait le bouilli du mercredi soir :

- J'en ai assez, dit-elle soudain, j'en ai assez. Chaque fois que je faisais réparer un chemin, côté Bignes, je m'arrangeais pour en rafistoler un autre, de même longueur, côté Verne. Mais parce qu'ils sont trente de plus, les Bignons veulent maintenant que cet avantage joue, ils réclament une répartition par tête des communaux...

- Ces belles haines ancestrales, dit Gabriel, ne se flattent pas d'être désintéressées.

- Mais qu'est-ce que vous croyez ? s'exclama Mme Esteva. La haine est toujours misérablement associée au dépit, à l'envie ou à l'intérêt. Quand je compare les réalités qu'un maire connaît bien aux nobles textes qu'on m'a enseignés, je me dis qu'en faisant de la haine une passion, la littérature l'a beaucoup anoblie.

Le lendemain, comme pour lui donner raison, les raisons de Lorinse piquaient une tête dans le ruisseau. A l'heure du café au lait, M. Privat, très agité, fit irruption chez Mme Esteva : six vannes d'irrigation avaient été retrouvées ouvertes. Les riverains prétendaient ne pas y avoir touché ; les gens d'aval hurlaient au détournement d'eau.

- Je vois, je vois, dit Mme Esteva. On a voulu faire baisser le niveau. Il s'agit de truites ou d'écrevisses. Chaque fois que la guerre se rallume, on sabote la pêche, on se précipite pour ôter ce plaisir à l'ennemi. Cela fait partie des petites attentions de la méchanceté.

- Et de ses ruses, dit M. Privat, en essuyant ses lunettes. On accuse les autres de ce qu'on a fait.

- J'irai voir ça, dit Mme Esteva. J'irai voir si le premier adjoint peut m'y mener. Mais pas ce matin : j'ai rendez-vous dans une heure au pont de Lancret, avec l'agent voyer.

En fait ce fut Gabriel qui, sans mandat ni procuration, poussa jusqu'aux vannes pour occuper son jeudi. Venue très vite, de très haut, à travers une bousculade de galets lessivés à l'écume, la Sagnelle, torrent de deux mètres de large, s'assagissait sur les dernières pentes aménagées par les générations en une demi-douzaine de paliers cultivables. Malheureusement elle servait aussi de frontière naturelle. Gabriel la remonta par un tortueux sentier parallèle, dallé de bouses, ardemment défendu par les ronces. A mi-chemin il avait déjà croisé le charron Ventelongue et deux fermiers anonymes qui revenaient, les mains dans les poches, mais trop renfrognés pour avoir vraiment l'air d'innocents promeneurs. Aussi ne fut-il pas étonné d'entendre vibrer l'air et de se trouver un peu plus loin nez à nez avec M. Lambrusque. Adossé à un muret de pierres sèches, sous un frêne récemment « plumé » au bénéfice des veaux, M. Lambrusque montait la garde et, pour que nul n'en ignore, jouait *la Truite* de Schubert.

- Ce qu'elle a pu faire comme alevins ! celle-là, dit Gabriel, sans s'arrêter.

Le vieillard, qui avait fait la grimace en l'apercevant, ne répondit pas, mais, rejetant le poisson à l'eau, sauta sur le dos du *Petit cheval* de Brassens. Gabriel continua, longea des

champs que les vannes ouvertes avaient gorgés comme des éponges, des prés transformés en marécages. Puis, le sentier devenant de plus en plus raide, il se mit à grimper, à grimper, vers le mont Merou. Mais il perdit le souffle bien avant les premiers burons. Alors il s'assit, se trouvant assez haut après tout pour avoir un coup d'œil d'ensemble sur cette sorte de cirque au creux duquel se dressait le piton volcanique de Lorinse, prolongé par la flèche de son clocher. Il bâilla, s'étira, se roula durant une heure dans le rose des menus œilletons de montagne et le bleu de méthylène des gentianes. Enfin, vers onze heures, il redescendit. A mi-pente, le chant de mésanges, pur de tout accompagnement, lui parut insolite : M. Lambrusque s'était-il rendu coupable d'abandon de poste ? Cinquante mètres plus loin ce jugement téméraire se trouva en partie révisé : au pied du muret, bien allongé dans l'herbe, comme une sentinelle sur son fusil, M. Lambrusque dormait sur son harmonica. Gabriel se mit à siffler, se demanda s'il n'allait pas s'asseoir auprès du dormeur. Mais il n'avait pas fait dix pas que la vérité lui apparut, le mit au galop : lapidé par une volée de galets, certainement glanés dans le torrent et si méchamment lancés que certains avaient laissé sur le muret des impacts blanchâtres, M. Lambrusque gisait, évanoui, touché au menton et, ce qui était plus grave, à a tempe gauche d'où glissait un long filet de sang.

- Salauds ! cria Gabriel, à tout hasard.

Il se pencha. Les yeux étaient révoltés, mais M. Lambrusque respirait fortement : beaucoup mieux que son sauveteur, oppressé, furieux, bousculé par des idées confuses. Innocence acharnée, horribles gosses ! Décidément le tragique l'emportait sur le comique. Le vieux devait s'y attendre. Mais pourquoi s'exposer ainsi ? En tout cas il n'y avait qu'une chose à faire : l'emporter d'urgence. Gabriel souleva M. Lambrusque, le trouva d'abord léger, essaya de courir avec son fardeau, glissa sur une bouse et, évitant la chute de justesse, se remit au pas, le dos rejeté en arrière, les bras crispés sous la victime qui, de mètre en mètre, devenait plus lourde. Tête et jambes ballaient, au rythme de la marche et des gouttes de sang, régulières, étoilaient une feuille, un galet, une brindille.

- S'il vous plaît ! cria Gabriel, apercevant de loin un paysan qui hersait, juché sur un petit tracteur à chenilles.

L'homme ne se retourna pas.

- S'il vous plaît ! répéta Gabriel, voyant bouger des ombres, en contrebas, du côté du torrent.

Mais le seul résultat de son appel fut de déchaîner une fuite anonyme, derrière l'écran des buissons. Indigné, mais trop à court de souffle pour le gaspiller en injures, Gabriel fit une pause pour vérifier l'état de son blessé.

- Avec la tête, c'est tout ou rien, murmura-t-il. Mais s'il y a fracture du crâne. Mme Esteva peut mettre la clef sous la porte. De toute façon, moi, je téléphone à qui de droit.

Il repartit, atteignit le fond du ravin. La route n'était plus loin, où il devait trouver de l'aide. Sous peine d'exposer à des poursuites pour non-assistance à personne en danger, un automobiliste, même de Lorinse, serait bien forcé de le prendre en charge. Au loin, vers les derniers lacets, des points noirs remontaient la pente : Gabriel en compta quatre en tête, plus rapides, suivis par trois traîneurs, donc des petits, des élèves à lui. Puis il douta : ses fuyards ne pouvaient être rendus aussi loin. Les galopades, aux abords d'un village, sont monnaie courante. Ce qui lui avait paru être un déboulé de galoches ressemblait aussi à celui d'un poulain. Une main d'écolier au surplus était-elle vraiment capable de lancer si fortement une pierre ? Exténué il rejoignit la route où enfin la chance lui sourit. Un camion de ramassage, chargé de bidons, débouchait du premier tournant, bloquait aussitôt ses freins.

- Au dispensaire, vite ! cria Gabriel.

Le chauffeur ouvrit sa portière, sauta :

- Chute ? demanda-t-il.

- Je ne sais pas, je l'ai trouvé comme ça, par terre, dit Gabriel, étonné lui-même de sa circonspection.

Démarrant sec, dans un tintamarre d'aluminium, le camion attaqua les lacets, vira onze fois au plus court et ne fit qu'une bouchée du dernier raidillon. Le village apparut normal. Les gens n'étaient visiblement pas avertis. Ils le furent toutefois, ils comprirent très vite, et l'épaisse attention habituelle insonorisa la place, quand, appelés à grands cris par l'instituteur, Mle Raoux puis M. Privat apparurent aux fenêtres.

- Mon Dieu, dit la première, cela devait arriver. Attendez, j'apporte la civière.

- Et Mme Esteva qui n'est pas là ! gémit le second.

Ils arrivèrent ensemble. Transporter le blessé sur le lit de repos du dispensaire fut l'affaire d'un instant. Tandis que Gabriel s'expliquait, à mi-voix, dans un silence qui ne ponctuait aucun commentaire, M. Privat piétinait nerveusement ; Mlle Raoux, beaucoup plus sûre d'elle, sortait des fioles, de la gaze, du coton hydrophile, dégrafait le col de M. Lambrusque, lui tâtait le pouls, écartait les paupières, commençait à nettoyer la blessure de la tempe :

- Je ne crois pas qu'il y ait une fracture, dit-elle enfin, mais l'épanchement interne est à craindre. Téléphonnez au Dr Bresle, monsieur Albert. Tachez aussi de faire prévenir Mme Esteva, au pont de Lancret.

- N'oubliez pas non plus d'appeler la brigade, dit Gabriel.

M. Privat et Mle Raoux se concertèrent du regard avec inquiétude.

- Attendons Mme Esteva, voulez-vous ? proposa le secrétaire de mairie.

- Excusez-moi, reprit Gabriel, mais c'est moi qui ai découvert M. Lambrusque et, si les choses tournent mal, ma responsabilité serait gravement engagée auprès de la justice. Au surplus, même s'il s'en tire bien, M. Lambrusque aura besoin d'être protégé. Il y a des abus qui doivent cesser à Lorinse.

Mais Mle Raoux, lentement, relevait les yeux : leur pression bleue déconcerta Gabriel, non moins étonné de trouver dans sa bouche un nouveau timbre de voix :

- Je suis de votre avis, disait-elle, mais je suis également sûre que, s'il le pouvait, M. Lambrusque s'y opposerait de toutes ses forces. Ce n'est pas la première fois qu'il est l'objet de sévices graves...

- Mais c'est peut-être la dernière, dit vivement l'instituteur.

A peine lâchées, il regretta ses paroles. Cette femme était bonne et la pitié professionnelle n'était pas seule à aiguïser cette bonté. Sa main d'infirmière tremblait légèrement. Sa voix acheva de muer :

- Ne me dites pas ça. Si vous saviez qui est cet homme.

- Je crois savoir, murmura Gabriel.

- Alors ne lui enlevez pas ses moyens.

M. Privat s'était éclipsé et dans la pièce à côté s'acharnait sur un vieil appareil, du type moulin à café. Mle Raoux, abandonnant jusqu'à l'examen médical la principale blessure, décortiquait de l'albuplast pour la petite plaie du menton. Par intervalles, son regard cherchait celui de Gabriel, pour s'en détourner aussitôt. Elle hésitait. Enfin elle se décida :

- Vous savez, demanda-t-elle, ce que M. Lambrusque faisait du côté des vannes ?

Gabriel se méprit :

- J'ai eu l'impression qu'il voulait empêcher qu'on en ouvre d'autres.

- Oui, sans doute, reprit l'infirmière, de plus en plus hésitante. Mais vous le connaissez mal. Même si je suis seule à le croire, moi, je vous dis qu'au besoin...

Elle posa l'albuplast, avec assez de soin pour y trouver prétexte à se taire. « Toute vernoise que tu sois, tu as des remords pour ton peuple, songeait Gabriel. Tu sais des choses et, les sachant, tu voudrais me prévenir. Mais tu n'oses... » Erreur : on osait. Mle Raoux s'écartait, pour fouiller parmi ses fioles et disait, abritée par la porte de son armoire à pharmacie :

- Au besoin, pour qu'elle ne s'envenime pas, il est bien capable d'avoir voulu endosser l'affaire.

Gabriel tressaillit. C'était bien ça. Il était au cœur du problème, qu'il avait confusément deviné. Celle-ci, dans sa blouse blanche, était bien la seule femme de Lorinse à pouvoir confirmer ma version : celle du bouc émissaire.

- Mais alors... dit-il.

Il cherchait ses mots, ou plutôt, il cherchait à les couvrir, à les atténuer :

- Mais alors, d'après vous, il y a neuf ans...

- Oui, fit Mle Raoux.

Sans plus. Et dans un souffle. Mais il n'y avait rien à ajouter et ce qu'avait endossé M. Lambrusque, neuf ans plus tôt, Gabriel maintenant saurait l'apprendre.

Alertée d'un coup d'œil, du reste, Mle Raoux revenait très vite, observait avec attention ce léger frémissement des cils qui commençait à décoller les paupières du vieillard.

- Il va se réveiller, dit-elle.

La prunelle apparut, encore un peu vitreuse, mais déjà flottante : d'un gris de nuage qui fuit dans une eau morte. Les battements d'une pendulette, jusqu'alors droite se releva tout à fait tandis que la gauche, proche de la blessure, restait en partie coincée. M. Privat rentra sur la pointe des pieds, tira Gabriel par la manche en chuchotant :

- Le médecin arrive. J'ai appelé la scierie qui est à cent mètres du pont de Lancret, mais leur poste est en dérangement.

- Tant pis, dit Gabriel. Mme Esteva de toute façon rentrera pour déjeuner.

- Restez couché, restez couché, fit à cet instant Mle Raoux derrière lui.

Les deux hommes se retournèrent. Les sourcils blancs, les cheveux blancs – teintés de rose à gauche – bougeaient sur le lit de repos. M. Lambrusque essayait de se soulever, malgré l'interdiction, et ses yeux, bien gris, bien rallumés, furetaient autour de lui.

- Ce ne sera rien, monsieur Lambrusque, ce ne sera rien, crut devoir dire M. Privat, d'un ton bonhomme. Vous devrez seulement un cierge à M. Gombaroux, qui vous a ramassé.

Les sourcils blancs se froncèrent, n'exprimant aucune gratitude particulière. Mais Gabriel prit le relais, trouva le ton qu'il fallait :

- Ce que c'est d'être mauvais cavalier, dit-il.

M. Lambrusque daigna cligner de l'œil droit.

- Nous ne pensons pas être bientôt débarrassés de vous, continuait Gabriel. Mais faites attention : vous n'êtes pas Goliath et David vous en a mis un bon coup. Tout de même c'est sérieux.

Alors, un sourire, franchement insoutenable, pointa sur le visage jaune, fendillé de ridules et dont les lèvres, malgré le proche albugoplast, réussirent à articuler, par bribes.

- Vous me rassurez. C'est bien. C'est très bien.

Un bruit de moteur – typique de la vieille 2 CV barattant son huile – l'interrompit. Une portière claqua.

- C'est ce qu'il fallait ! reprit M. Lambrusque, avec force.

Gabriel, une bonne minute, en resta cloué. Son regard croisa celui de M. Privat qui glissait un doigt dans son col ; il croisa celui de Mle Raoux, qui respirait court. On marchait vivement sous la voûte. La porte fut poussée. Incapable de trouver un mot, Gabriel s'inclina puis se mit à reculer, pas à pas, pour laisser la place au médecin : un très jeune remplaçant – lui aussi – de type encore très interne, défini par son blond collier de barbe et sa trousse neuve. Sur le seuil, Gabriel resta une seconde immobile. M. Lambrusque, provisoirement, ne craignait rien. L'important, pour l'heure, était de savoir, d'en finir avec ces mystères de corbeaux. Gabriel tira de sa poche un petit carnet, griffonna ces lignes : « Ne m'attendez pas, je ne rentrerai que ce soir, je vous emprunte votre Wonder. » Plié en quatre le billet tomba dans la boîte de Mme Esteva. Le vélo n'était qu'un clou. Gabriel le savait mais il n'avait pas le choix. Il gagna la remise, dépendit le vieux Wonder à guidon si relevé qu'en l'enfourchant il ne put s'empêcher de sourire et d'en comparer l'ample mouvement à celui des cornes de vaches. Déjà il écrasait les pédales, passait devant une file de curieux au visage silencieusement braqué vers la mairie et, virant, revirant, dévalait les lacets vers la halte encore vide et où il pouvait arriver à temps pour sauter dans l'autorail d'Aurillac.

Quand il rentra, il était si tard qu'il n'y avait plus personne dans les rues, livrées à la rauque galanterie des chats. Au premier étage de la maison qui jouxtait l'église – celle de M. Lambrusque – un lumignon clignotait, trahissant le ravaudage des rideaux. En face, au premier étage de la mairie, l'auréole d'émail qui tombait du plafond très blanc, juste au-dessus de sa tête, sanctifiait le profil de Mme Esteva, penchée sur des copies. Gabriel remisa le vélo et, sans hâte, s'en fut la rejoindre. Comme il l'avait pensé, elle veillait pour l'attendre : son stylo, sur la table, n'était pas décapuchonné. Gabriel s'excusa, accepta le potage et le ragoût qui tiédissaient, à son intention, sur le coin de la cuisinière, dans deux assiettes creuses coiffées de deux assiettes plates renversées. Mais il ne fournit aucune explication. Que Mme Esteva ait ou n'ait pas deviné les motifs de son petit voyage, peu importait. Rien qu'à la voir tourner autour de lui, empêtrée dans son sourire, il se sentait plus ami du silence et plus décidé à laisser la directrice perdre l'avantage de la discrétion. Elle s'y résigna au fromage.

- Vous ne me demandez pas, dit-elle soudain, ce qu'est devenu M. Lambrusque ?

- Il y a de la lumière dans sa chambre, dit Gabriel entre deux bouchées. Je suppose qu'après avoir refusé de porter plainte, il a refusé de se laisser hospitaliser.

- En effet, reprit Mme Esteva. Le Dr Bresle, qui le trouve mal en point, voulait l'expédier en clinique et l'y laisser une huitaine au moins en observation. M. lambrusque n'a rien voulu entendre. Pour une nuit ou deux Mle Raoux peut lui servir de garde. Mais ce n'est pas une solution. Il est à la merci de la moindre complication...

- Vous savez bien que c'est le cadet de ses soucis, fit doucement Gabriel.

Et grattant son fromage, avec une négligence féroce, il ajouta, encore plus doucement :

- Maintenant qu'il vous tient, tous, pourquoi voudriez-vous qu'il vous lâche ? Est-ce à moi de vous citer les auteurs ? Faire bon marché de sa vie, c'est parfois le moyen de tirer grand profit de sa mort.

Mme Esteva rajusta ses lunettes sur un regard qui n'était plus du même métal. Elle murmura d'une voix ennuyée :

- Vous le croyez perdu...

- Je ne crois rien, reprit Gabriel. Je suis comme vous : j'attends. Mais ça m'étonnerait que M. Lambrusque n'exprime pas quelques exigences.

- Des exigences ! fit Mme Esteva, sursautant. Nous sommes en pleine confusion. C'est tout juste si vous ne me dites pas que j'ai laissé accabler un innocent. Je ne m'étendrai pas sur les faits : vous avez dû vous renseigner. Je vous rappellerai simplement une chose : M. Lambrusque *a avoué*. Qu'il ait menti à la justice et couvert des coupables, on peut l'admettre. Mais s'il est innocent, il n'est pas inoffensif. Au mieux c'est un illuminé qui s'accroche à son rôle. Dans un pays comme le nôtre, où la situation est ce qu'elle est, où l'on ne peut qu'étouffer les incidents dans la prudence et les compromis, M. Lambrusque en définitive a fait beaucoup de mal.

- A qui ? demanda Gabriel, relevant brusquement la tête. A ceux qui ont pris leur parti de la division comme d'un ordre établi ? Alors tant pis ! Mieux vaut crever l'abcès que l'éterniser sous les pommades.

- Comparaison n'est pas raison, dit sèchement Mme Esteva.

Au frémissement de ses bajoues, Gabriel vit qu'elle était vexée. Il crut l'apaiser :

- Entre vous et lui, dit-il, il n'y a pas différence d'intentions, mais seulement de méthodes.

Mme Esteva se leva, massive, ceinte de cette double autorité qu'elle tenait depuis des années, comme maire du suffrage et comme directrice de l'estime renouvelée de l'Administration.

- Mais enfin qu'est-ce qu'il représente ? s'écria-t-elle. Vous me voyez traiter avec lui, de puissance à puissance. J'aurais bonne mine devant le conseil. C'est de l'enfantillage : tragique, je vous l'accorde, mais de l'enfantillage.

Et se rejetant, sans transition, dans le ménage, elle ajouta :

- Voulez-vous du flan ?

Gabriel refusa le petit pot où tremblait un rose Francorusse : dessert hâtif et bon marché qu'affectionnait Mme Esteva. D'ordinaire, il acceptait tout, poliment, mais il avait hâte de s'en aller. Il salua le pouvoir, le savoir, le devoir, qui commençait à ramasser les assiettes avec dignité. Bonsoir, *mon petit*, fit la triplice, sans le reconduire. Dans le couloir, Gabriel, du bout du pied, propulsa les patins qui glissèrent longuement sur le chêne ciré pour aller buter contre le bourrelet molletonné de la porte d'entrée. Puis il entra dans sa chambre pour aller s'accouder à son poste d'observation : la barre d'appui. En face, le lumignon brillait toujours, et, au pied du platane dont il labourait l'écorce, un matou solitaire feulait rageusement.

Gabriel l'eût volontiers imité : il était exaspéré par ce qu'il avait appris à Aurillac, par l'attitude de Mme Esteva. *N'oubliez pas que M. Lambrusque a avoué*. Il avait avoué, en effet, M. Lambrusque : les journaux de l'époque, dont Gabriel était allé consulter la collection aux archives, soulignaient le fait, qui avait simplifié le travail de l'avocat général. *Le Cantal républicain* l'avait proclamé sur trois colonnes : « *Le misanthrope de Lorinse reconnaît avoir voulu faire sauter le village* ». Moins généreuse, la *Montagne* titrait : « *Deux crimes, un coupable* », sans se douter qu'elle comblait ce coupable, précisément candidat au doublé, et qu'elle fournissait par l'absurde la clef du problème. Qu'après cinq ans de guerre, de privations inégales, de marché noir, de dénonciations véritables ou supposées, les esprits se soient une fois de plus échauffés à Lorinse, qu'une maison ait sauté, côté Bignes, qu'une étable, en repréailles, ait brûlé côté Verne avec vingt-huit vaches, rien que ne fût là aussi explicable que déplorable. Mais qu'un même homme en fût réputé responsable, qu'il pût en somme être à la fois bignon et vernois, il y avait de quoi faire sourciller un jury : à plus forte raison quand il s'agissait de M. Lambrusque, né à Lorinse, mais d'un couple étranger, plus précisément de gros marchands forains venus s'y installer par hasard et qui, rayonnant sur tout le département, n'avaient jamais eu ni le loisir ni le goût de s'intégrer à aucun camp. Mais cette réserve, transformée par leur fils en « neutralité active » et même agressive, selon le président, s'était retournée contre lui. *Le Cantal républicain* l'assurait : « *Il semble que Sébastien Lambrusque, célibataire, fort à son aise, retiré des affaires dès cinquante ans, ait eu l'ambition de jouer un rôle dans son village et qu'il se soit heurté à des traditions d'hostilité et de compartimentage pour lui incompréhensibles. Qui veut plaire à chacun se met tout le monde à dos. Rejeté par les uns comme par les autres, il aurait voué aux ingrats une secrète, une mortelle rancune... Et c'est finalement, ô paradoxe, le réconciliateur enragé qui a failli rallumer la guerre à Lorinse.* »

Soudain le matou cessa de feuler et, s'enlevant sur les griffes, disparut dans la masse obscure et vaguement frémissante du platane. Une ombre, projetée de loin par le réverbère de la rue de Bignes, s'allongea sur les pavés, précédant son propriétaire, beaucoup plus petit qu'elle. Gabriel plissa des yeux, étonné. Mais le doute n'était pas possible : cette façon de marcher en secouant les rotules, si peu paysanne, trahissait le seul gratte-papier du village. A peine apparu, il disparaissait déjà, sans avoir attendu et comme aspiré par la porte de M. Lambrusque. M. Privat rendait visite au blessé.

Spontanément ? Ou sur convocation ? Un instant Gabriel se demanda si le vieillard n'allait pas plus mal. Mais Françoise Raoux aurait commencé par se jeter sur le téléphone de la mairie. M. Lambrusque devait plutôt commencer ses consultations. Il ne perdait pas de temps. Innocent, mais pas inoffensif, comme l'avait si bien dit Mme Esteva, il devait être dans son lit comme il l'avait été dans le box des accusés : satisfait. Efficace. Se répétant : « C'est bien, c'est très bien, c'est ce qu'il fallait. » Gabriel le reconstituait aisément, le scénario de la condamnation.

La crise vient d'éclater, Lorinse est en transes, les partis ne songent plus qu'à faire justice eux-mêmes. Ricochets de la vengeance, meurtre, bataille rangée, tout est possible. La série rouge n'a aucune raison de s'arrêter. Une simple lettre, pourtant, une lettre anonyme adressée au juge d'instruction et tout se désamorce. On n'identifiera jamais le



dénonciateur. Mais on interroge le dénoncé : il n'a point d'alibi. On le presse et, au bout de quelques heures, il avoue. On le boucle, on le juge. Il ne se rétracte pas, il se refuse seulement à donner des détails, à dire comment il s'est procuré de la dynamite de carrier, comment il s'y est pris pour incendier l'étable. Nul complice, cela va de soi. Quant à ses mobiles, tout de même un peu vagues, Sébastien Lambrusque, hérissé, malveillant, dédaigneux, exactement tel qu'il faut pour irriter l'hermine et s'aliéner le jury, leur donnera bonne allure à coups de silences, entrecoupés de traits insolents.

- Enfin, Lambrusque, expliquez-vous, faites confiance à la justice, elle ne demande qu'à vous comprendre.

- Elle a toute ma confiance, Monsieur le Président, mais il n'est pas indispensable qu'elle comprenne.

- Vingt-huit vaches, Lambrusque, c'est une fortune et vous pouviez griller le bouvier.

- Tranquillisez-vous, Monsieur le Président, il était au café, et ses vaches il les estime au double.

(Rires, selon le journal).

- Au moins, Lambrusque, regrettez-vous les faits ?

- Oui, Monsieur le Président, je regrette beaucoup leurs causes.

Affaire banale en résumé, d'après le psychiatre de service : vengeance d'un homme déçu ou, pour mieux dire, *vengeance d'introverti, en phase explosive, qui défoule par un forfait gratuit son instinct de puissance*. Crime privé, en tout cas et non public : l'honneur des clans est sauf, ils peuvent passer la main. Et de fait il ne se produira plus rien. Les familles se réinstalleront dans le mépris quotidien, la petite exécution, bref, dans cette espèce de bonne vieille ségrégation « *somme toute presque paisible, normalisée, osera dire l'avocat de la partie civile, organisée, transmise de génération en génération avec ce stock de méfiances, certes déplorables, mais si généralement humaines et qui maintiennent l'homme sur ses gardes, qui l'entraînent même, selon certains sociologues, à se contenir, à supporter l'adversité en acceptant l'adversaire, comme on accepte les mouches, les rats, la faim, le froid, la guerre et tant d'autres fatalités* ».

Bilan : huit ans de réclusion, deux millions de dommages et intérêts pour M. Lambrusque. S'il y en a qui ont de bonnes raisons de s'étonner, ils ont aussi de bonnes raisons de se taire. Si d'autres ne sont pas très convaincus, leur bonne conscience leur soufflera qu'il n'y a plus d'injustice dès qu'elle est acceptée. Et pour le reste des populations point de problème : chassez le bouc, le bouc pue, le bouc est noir par définition.

Ainsi hanté, Gabriel dort mal, se leva tôt. Il pleuvait. Dans la salle à manger Mme Esteva, harnachée, faisait semblant de tricoter près de la fenêtre. Elle n'en bougea pas jusqu'à l'heure habituelle du petit déjeuner dont le café au lait pour une fois fut soigneusement passé. Mais elle ne souffla mot de ses préoccupations avant d'avoir descendu l'escalier en direction des salles de classe.

- A propos, fit-elle sur la dernière marche, j'ai oublié de vous dire que je fais redescendre chez vous la petite Chéramy, qui ne peut pas suivre.

Elle repartit et, le temps d'aspirer une bouffée d'air pharmaceutique, ouvrit et ferma la porte du dispensaire :

- Mlle Raoux n'est pas rentrée, reprit-elle. J'ai réfléchi à ce que vous me disiez hier et qui n'est pas sans m'inquiéter. Je ne peux pas dans ma situation intervenir auprès de qui vous savez. Mais vous qui lui avez rendu un signalé service, peut-être pourriez-vous rester en contact...

Et haussant le sourcil comme venait de le faire Gabriel :

- Je ne me dé pas, mon petit. J'essaie d'arranger les choses.

- J'irai le voir à midi, fit Gabriel.

Comme ils débouchaient sur la cour de récréation, anormalement calme, traversée d'arrivants qui allaient se réfugier sous les préaux, elle prit à droite, lui à gauche. Au bout de trois mètres, il retint son pas, se retourna, vit que la directrice s'était aussi arrêtée, malgré la bruine qui emperlait ses cheveux gris :

- N'ajoutez rien, dit-elle, je sais, vous serez son ambassadeur et non le moins.

Gabriel inclina la tête, repartit vers sa classe. Pauline Chéramy, une enfant de Verne, retardée par une polio qui lui avait paralysé un bras, attendait, esseulée, timide, devant les vestiaires. Dans la bousculade M. Gombaroux saisit au vol Gonzague Michelot :

- Aide Pauline à enlever son imper, dit-il péremptoire.

Et comme Michelot, déjà rouge, ouvrait la bouche :

- Illico ! cria M. Gombaroux d'une voix terrible.

Planté devant l'enfant qui s'exécutait avec gaucherie craintive, devant une classe aux gestes cassés, aux yeux fuyants, Gabriel hésitait encore, secrètement. Devait-il faire un éclat, jeter l'anathème sur les événements de la veille, donc ceux-ci ou ceux-là avaient peut-être été témoins, sinon complices ? Il fit asseoir son monde, remonta l'allée centrale, la redescendit, écrasant du regard ses vingt-deux élèves, de l'une ou l'autre travée. Du bas de la salle, où il ne voyait plus que des dos, sur qui planait le noir tuyau de poêle attaché au plafond par des bouts de fil de fer, il passa lentement au tableau, saisit un tronçon de craie rouge.

- Cahier de dictée, fit-il. Ecrivez tous en même temps que moi. *Je suis honteux...*

Les plumes grincèrent. La craie, en lettres énormes, fit flamboyer le tableau.

- *Je suis honteux*, répéta M. Gombaroux, en appuyant si fort qu'un voile de poudre rouge se mit à glisser sous chaque lettre – *je suis honteux*, pour les garçons, bien entendu ; les filles mettront : *je suis honteuse* – *de ce qui*, virgule, *hélas !* point d'exclamation, *s'est passé hier dans notre commune*, point.

Puis M. Gombaroux, devant vingt-deux fronts bas, regagna son pupitre comme s'il montait à l'autel, et ouvrit le manuel d'histoire à la page 67.

Il parut moins fier et surtout moins sûr de lui quand, à la sortie, devant les mères suitées d'enfants silencieux, il traversa la place pour aller sonner chez M. Lambrusque. Mais comme il attendait devant la porte, encore toute barbouillée d'encre verte, le courage lui revint. Le bonhomme, avant de se faire étendre, avait griffonné au crayon gras, sous la fente de la boîte aux lettres : *éclaboussé d'espérance*. Tant d'optimisme méritait mieux qu'un sourire, et comme la porte s'entrouvrait, Gabriel fit, le doigt piqué sur le battant :

- Pour son sang même, il doit être daltonien !

- Je ne peux pas vous empêcher de monter, il vous attend, dit l'infirmière. Mais il n'est pas brillant.

Le hall édifia Gabriel. Tapis, meubles laissaient entendre que, malgré les frais de justice, M. Lambrusque était encore un homme riche et la poussière, saupoudrant le tout, que malgré ses restes il vivait comme un rat. Dans une sorte de monde à l'envers, où les glaces ternies faisaient comme des flaques sur les murs enfouis dans la végétation exubérante des papiers 1900, flottait l'odeur des soupes hâtives et du linge mal lavé. Autre surprise à l'étage : un amoncellement de livres débordait leurs rayonnages, envahissaient le palier. Deux ou trois titres, tous singulièrement philosophards, sautèrent aux yeux de Gabriel. Françoise Raoux l'avait précédé dans la chambre.

- Vous aviez raison, disait-elle, voici M. Gombaroux. Si vous le permettez, je vais en profiter pour faire un saut chez moi.

- N'oubliez pas les consignes, fit la voix faiblarde mais décidée, de M. Lambrusque.

- Un quart d'heure, pas plus, fit l'infirmière, repassant devant l'instituteur.

- Le temps qu'il faudra, reprit la voix de M. Lambrusque.

Gabriel avança dans la pénombre, butant sur de nouvelles piles de livres, entassés à même sur le parquet. Les rideaux tirés bâillaient à peine sur un morceau de ciel gris. Enfin il distingua, dans un coin, des objets plus clairs : un pot de chambre, des draps douteux, et sur un oreiller encore moins net, ce visage jaune couronné de crêpe blanc.

- Ça va ? demanda-t-il bêtement.

- Comme ça peut, dit M. Lambrusque.

Il eut un petit rire fêlé, avant de reprendre :

- Alors, tu es venu voir si j'avais besoin de toi ? Je crois qu'en effet tu peux m'être utile. Excuse-moi si je t'ai un peu rebuté, au début. Je pensais avoir affaire à un curieux.

- Je l'étais, dit Gabriel, amusé, satisfait du tutoiement comme d'une promotion. Et je le reste bien un peu. Je n'ai plus rien à apprendre, mais il y a des choses qui m'étonnent. Comment vos juges n'ont-ils pas flairé que vous aviez tapé vous-même la lettre de dénonciation ? Comment aucun d'eux ne s'est-il douté de votre programme : arrêter les dégâts en endossant les deux affaires ?

- J'ai eu de la chance, dit M. Lambrusque, guilleret. Les témoins ne savaient rien des faits, mais ils me détestaient de bon cœur. Et puis la justice est une mécanique qui tourne surtout dans un sens : elle conteste aisément l'innocence, mais ne refuse guère un coupable.

Gabriel s'assit sur le bord du lit. Ses yeux, maintenant habitués à l'ombre, inspectaient le visage gaufré, essayaient d'y trouver un signe, un trait, quelque chose enfin qui rendît compte de l'homme, tiré à si peu d'exemplaires. Mais M. Lambrusque ressemblait à n'importe quel petit vieillard d'hospice.

- Autre question, dit Gabriel. Qui vous inspire ? Une sorte de charité ? Ou une sorte d'ambition ?

- La charité est une ambition, dit M. Lambrusque. Dans certains cas c'est même la plus implacable de toutes.

Le rire fêlé reparut, mais s'éteignit très vite :

- Ta question est aussi une critique, n'est-ce pas ? Tu pense qu'un bouc émissaire, une fois chargé des péchés d'Israël, ne doit pas revenir. Mais je n'avais emporté que l'accessoire. Je suis revenu prendre le reste.

Un silence, où s'aiguisa leur sourire, sépara les deux hommes. Et ce fut M. Lambrusque qui de nouveau le rompit :

- Cet âge est d'une exigence ! bougonna-t-il. Eh bien, c'est vrai, tu as raison, j'ai pris aussi – et je ne l'ai pas détesté – un certain pouvoir. Chacun a ses tentations. Moi, même quand elles m'étranglent, j'aime un peu trop tirer les ficelles. Les bons sentiments ne font pas les saints, heureusement, et quand on l'a choisi, un rôle de victime reste un rôle où l'on trouve fort bien ses satisfactions. Crois-tu même que je ne me sois pas amusé ? Il y a dans ce pays deux coupables, deux vrais, mais de pacotille, qui ne faisaient pas le poids, qui n'avaient ni le physique ni l'intelligence de l'emploi. L'innocent les a proprement dépouillés de leur crime et qui mieux est de leurs intentions, finalement retournées comme peaux de lapin. C'est en leur nom qu'à son retour, usant de la peur qu'il inspire, M. Lambrusque s'est mis à jouer les anges gardiens, au son de l'harmonica. Et le plus drôle est qu'aujourd'hui mes chers concitoyens ne me haïssent pas seulement pour le mal que je suis censé leur avoir fait : ils me haïssent au moins autant, ne t'y trompe pas, pour celui que je les empêche de faire. Ils me haïssent pour dix ou douze notes qui disent : « C'est moi, le salaud, qui passe. Mais toi qui cries, qui pilles, qui trompes, toi qui ressaoules l'ivrogne, toi qui défonces le tendron, toi aussi tu es un salaud. »

- Avouez que c'est décourageant ! fit Gabriel.

- Que veux-tu, reprit M. Lambrusque, de nouveau tout guilleret, il fallait bien qu'ils arrivent à souhaiter ma disparition.

Gabriel le savait déjà. Il savait aussi que chez certains êtres l'humour – voir le ricanement – est une forme de pudeur.

- Et maintenant qu'ils vous ont donné des armes, dit-il, que voulez-vous d'eux ?

- Ce que j'ai toujours voulu, dit le vieillard.

Sur son visage la gravité passa, puis la fatigue. Mais la malice, déjà, lui relevait un coin de bouche :

- Dans la pratique, dit-il, tu vas trouver mon programme simplet et même un peu coco. Comprends-moi : je veux que ce village devienne un village comme les autres ou, du moins, en admettre pour la première fois le principe. Ce point acquis, le reste viendra tout seul. Il faut seulement que les choses changent de signe. Il faut créer un événement symbolique, à bon pouvoir de date. Or, il a, de tout temps, existé un symbole privilégié. Tu me suis ? Ce n'es pas pour rien que la fonction de reproduction fait le bonheur des mélôs, ce n'est pas

pour rien que toute ségrégation commence par l'interdire. Le mélange, mon ange, a toujours au contraire commencé dans un lit. Bref, ne serait-ce que pour la galerie, nous devons marier Françoise Raoux et Albert Privat.

M. Lambrusque souleva la tête pour observer Gabriel que rien ne pouvait plus étonner :

- Ils sont d'accord, reprit-il. Ce ne sont pas des héros : ils n'ont su ni s'imposer ni s'exiler. Ils ont obéi à la pression des leurs. Ils lui obéiront encore, et cette fois avec plaisir, si elle s'exerce en sens inverse. Rappelle à Mme Esteva qu'il existe un logement, à la mairie, pour le secrétaire. M. Privat, qui habite chez sa mère, y entasse vaguement des archives. Mme Esteva demandera au conseil les crédits nécessaires à sa réfection. Sous-entendu : pour le nouveau ménage. Ce sera la forme, discrète, du consentement public.

La tête du vieillard, dont le souffle devenait court, retomba sur l'oreiller.

- Autre sous-entendu : M. Lambrusque a été victime d'une erreur. Il est revenu pour démasquer les coupables. Il les connaît. Ceux-ci – et d'autres – ont voulu se débarrasser de lui. Avec leurs proches et leurs amis, ça fait du monde intéressé à ce qu'il se taise. Il se taira. Mais ce rognard veut sa revanche. Cet innocent reste agressif... Important ça, Gabriel. Pas d'agneau. Restons bouc. Après ce qu'ils ont fait, trop de confusion leur couperait la retraite. Je les connais, Gabriel. Ils sont tous las, au fond, d'obéir à leurs discordes. Mais ils en ont le respect humain ; ils ne veulent pas qu'il soit dit qu'ils ont lâché les premiers. Je leur sauve la face. Je leur offre l'excuse de la main forcée. Et, de surcroît, mon coup fait, d'une façon ou d'une autre, je les débarrasse de moi.

Les derniers mots s'effilochèrent, comme de la charpie. Gabriel se leva, d'un coup, singeant l'air dégagé :

- Il ne sera pas nécessaire de mourir, dit-il, sur le ton plaisant.

- Une gentillesse en vaut une autre, répliqua M. Lambrusque, presque inaudible, en avançant une main de cire.

Gabriel toucha cette chose froide qui retomba sur le drap et, mal à l'aise, sortit sur la pointe des pieds. Il y a des gens qui, à la volonté, savent trouver le sommeil. M. Lambrusque donnait l'impression de pouvoir s'endormir définitivement quand il le voudrait. Au milieu de l'escalier, l'instituteur croisa Mlle Raoux qui remontait, blanche sous une pèlerine bleue.

- Tenez-moi au courant, dit-il en s'effaçant.

Et plus haut :

- A propos, tous mes compliments.

La pèlerine passa, disant un faible merci. Et Gabriel, dégringolant vivement les dernières marches, traversa la place luisante d'eau pour aller s'enfermer, devant une saucisse aux choux, avec Mme Esteva.

Cours, dîner, sommeil, lever, cours, déjeuner... La mécanique reprit. Nul changement. Seules les sonneries de l'horloge, auxquelles Gabriel s'était habitué, redevinrent pour lui, de midi à minuit, de minuit à midi, étrangement sonores. Lorinse courait contre la montre : son avenir dépendait des aiguilles rouillées qui sur l'émail craquelé du cadran semblaient tourner plus vite. Vivant, M. Lambrusque était une puissance ; mort, il perdait tout crédit. Et dans la lenteur souriante de Mme Esteva, qui avait écouté son adjoint avec bonhomie, mais sans perdre apparemment confiance dans les prudences établies, entraînait sans doute de l'amitié pour l'attente. Elle avait dit, au café :

- Je vais réfléchir à tout ça.

Puis elle était descendue faire sa classe et, le soir, comme le lendemain et les trois jours suivants, n'avait plus parlé de rien. Gabriel nota seulement qu'elle s'était, sous prétexte de signatures à donner, attardée chez M. Privat et qu'à l'issue de conseil du samedi elle avait retenu ses adjoints. La pluie continuait à ensevelir Lorinse au creux de la montagne, comme Lorinse semblait vouloir continuer à ensevelir l'« accident ». Seuls, une insistance générale des prunelles et quelques doigts d'enfants pointés dans le dos de Mlle Raoux,

quand elle trotta par les rues, indiquaient clairement que le bouche-à-oreille avait fonctionné, qu'il n'y avait de secret pour personne. L'absence de réaction était plutôt bon signe. Gabriel, cependant, ne songeait pas sans inquiétude à l'éventuelle curiosité des gendarmes qui, s'ils ont la botte épaisse, ont parfois l'oreille fine. Mais le secret, qui en ville – ne fût-il partagé que par trois personnes – ne tiendra pas dix minutes, peut tenir dix ans si ce ne sont trois cents paysans qui le défendent moins aisément les habitudes que les montagnes. Au bout d'une semaine M. Lambrusque dut s'alarmer car il dépêcha l'infirmière qui, accrochant Gabriel sur la place, lui remit un billet griffonné au crayon.

- On ne décèle pas de complications. Mais franchement il baisse, dit Mlle Raoux.
- Ne le dites pas trop à Mme Esteva, fit Gabriel.

M. Lambrusque était certainement du même avis : « *Je vais aussi bien que possible* », prétendait-il. Aussi bien que possible : donc, vous ne gagnerez rien à attendre. Et il continuait : « *Je ne te dis pas de revenir me voir : il vaut mieux ménager les gens, toujours plus sensibles des yeux que des oreilles. Pour la même raison je fais venir une garde qui libérera Françoise. Peux-tu demander à Mme Esteva d'activer un peu les choses ? Je sais qu'elle fait ce qu'elle peut, que depuis des années d'ailleurs elle poursuit le même but que moi avec des méthodes différentes, réclamées par son rôle d'arbitre.* » Hommage politique en passant : affirmer aux gens qu'ils ont toujours été d'accord avec vous, c'est leur épargner la gêne du tournant. Il allait plus loin M. Lambrusque, et, s'il n'osait proclamer que la réunification de Lorinse deviendrait pour Mme Esteva la grande œuvre et la gloire de son pontificat, il lui faisait la part belle, en ajoutant : « *Son autorité et sa patience en ont fait beaucoup plus que moi.* Dans ce baume glissait la menace finale : *Mais j'aimerais savoir très vite maintenant quelles dispositions je dois prendre.* » Incontinent, Gabriel porta le billet à Mme Esteva, qui le lut sans ciller :

- Deviendrait-il enfin compréhensif ? dit-elle.

Et après avoir réfléchi :

- Dites-lui que les choses vont leur train. Doucement, car je ne veux braquer personne.

M. Privat m'a présenté, sans la motiver, une demande de logement : le conseil examinera, dans une prochaine séance, l'éventuelle réfection des locaux : ce qui nécessite l'établissement d'un devis. Entre nous, mon petit, quand on y réfléchit bien, ce bon M. Lambrusque est d'une naïveté désarmante. Il me réclame, comme symbole éternel de paix et de réconciliation des peuples, un mariage que personnellement j'aurais fort souhaité voir aboutir il y a dix ans et qu'avaient fait échouer les préjugés, certes, mais aussi, on peut le dire, ce que j'appellerai une exemplaire modération de sentiments. Je crains que le symbole ne soit comme la chose : pas très convaincant. Et si je cherche à faciliter la noce, franchement, c'est moins pour satisfaire M. Lambrusque que les intéressés eux-mêmes, qui en appellent à mon écharpe au bout de cent vingt mois de fidèle hésitation.

Une nouvelle semaine s'écoula au cours de laquelle Mme Esteva sortit beaucoup, tandis que se produisaient trois événements remarquables. Le dimanche, M. Privat fut aperçu en compagnie de Mlle Raoux, comme lui un peu raide, mais suivant une voie parallèle dans Verne comme dans Bignes, où quelques vieilles seulement branlèrent du chignon. Le jeudi, sur un terrain vague appartenant à la commune et hâtivement équipé de deux épousettes accrochées à des perches, Gabriel essaya la fougue de deux équipes, vaguement éprises de basket, mais où, loin de s'opposer, Bignons et Vernois de moins de quinze ans de sexe mâle se trouvaient soigneusement mélangés. Le vendredi enfin, un commando de géomètres, armés de jalons et d'instruments de visée, traversait Lorinse en direction des contreforts du Merou. Parvenu par le même canal, un second billet de M. Lambrusque en fournit l'explication :

- *C'est chez moi qu'on tire des plans. Depuis longtemps je songeais à vendre des alpages, favorables à l'installation d'une piste et d'un remonte-pente. Du skieur, du vacancier : bon ça pour aérer nos ours et pour les engraisser. Mme Esteva rêvait, je crois, de cette petite station...*

Gabriel en resta pantois. De son lit, dont il ne bougeait pas, dont il ne bougerait plus, M. Lambrusque, se souvenant d'avoir été homme d'affaires, tissait sur Lorinse une toile de fils de fer. Mme Esteva, enfin, ne cacha point son approbation :

- Oui, c'est une vieille idée à moi, dit-elle.

L'attribution du logement Privat devenait aussi une idée à elle : pour le secrétaire cet avantage en nature remplacerait l'augmentation qu'un récent texte l'autorisait à réclamer et la réfection elle-même épongerait le rappel qui lui était dû à ce titre. Après avoir laborieusement examiné des vétilles, le conseil fut amené à se prononcer sur le sujet en fin de séance.

- C'est une opération qui ne nous coûte rien et satisfait un vieil employé. Expédition ça à main levée. Personne contre ? dit très vite Mme Esteva, clouant du regard les lourdes mains aux ongles cannelés aplaties sur le bord de la table. Personne, bon, adopté.

Trois ou quatre conseillers, moins bien préparés que d'autres et humant le tour de passe-passe, grommelèrent un peu à la sortie. Mais le lendemain un entrefilet, dicté par téléphone, parut dans *la Montagne*, en rubrique locale, les livrant sans défense au jugement de leurs concitoyens : « *Le conseil municipal de Lorinse adopte à l'unanimité une résolution permettant de mettre un logement neuf à la disposition de M. Albert Privat, l'estimé secrétaire de mairie, à l'occasion de son mariage avec notre dévouée infirmière, Mlle Françoise Raoux, à qui la population exprime tous ses vœux de bonheur.* »

Un dernier billet de M. Lambrusque chanta victoire : « *Partie jouée, Gabriel. Restent sans doute quelques vieux acharnés, qui ont trop de souvenirs. Mais le futur époux tient aussi le registre des décès...* »

Et l'on put, le soir même, voir l'estimé secrétaire, qui l'avait fait taper par la dévouée infirmière, accrocher avec quatre punaises à tête de plastique rose sa publication de mariage sur le panneau d'affichage. Mais l'on ne vit guère, les jours suivants, s'y arrêter plus de trois ou quatre curieuses, furtives, qui lisaient la notice en bougeant des lèvres bougonnes, mais dont aucune n'arracha ce défi.

Maussades, elles le furent encore, celles-là et quelques autres, le jour de la noce. Tout au plus. Les grands changements s'opèrent rarement dans les cris, mais plutôt dans le silence grognon qui précède l'indifférence et l'oubli. La mariée n'eut même pas à tirer derrière elle une traîne de murmures : tous ceux dont la présence n'était pas réclamée par leur fonction ou leur parent s'abstinrent de paraître. Par une dernière précaution, bien inutile, Mme Esteva avait déconseillé tout cortège et donné rendez-vous à son monde pour onze heures et demie, le maire en elle cédant toujours le pas à la directrice et la directrice n'aimant point avancer la sortie des classes. Quand Gabriel, libérant la sienne, traversa la cour, il put apercevoir Mme Esteva qui se hâtait, ceignant sa vieille écharpe dont brimbalaien les glands d'or éteint, vers la salle des fêtes, qui servait aussi de salle de mariages et où, devant une République de plâtre à l'oreille recollée, l'attendaient une cinquantaine d'administrés, venus par petits paquets et assez endimanchés pour y trouver excuse à leur embarras. Gabriel suivit la patronne, salua les mariés, un peu seuls, un peu détachés des deux groupes, qui n'osaient encore se mêler, et dit rapidement :

- Excusez-moi, je vais chez M. Lambrusque.

Il aima le signe de tête très vif qu'ils lui firent tous les deux : lui, le binoclard aux verres brouillés dont la pomme d'Adam n'arrivait pas à se caser dans le col dur ; elle, passée du blanc professionnel à ce blanc d'un jour où ses gestes perdaient leur sûreté. Mme Esteva n'avait pas non plus compris ces deux-là : résignation n'est pas modération. Gabriel, une fois encore redescendit, retraversa la place, tâtant dans sa poche un peu de nostalgie une lettre reçue la veille de l'inspection d'académie. A la porte de M. Lambrusque, qui avait été repeinte, il dut sonner trois fois avant que la garde vînt ouvrir. La maison ne sentait plus le moisi, mais l'éther. Gabriel grimpa et, dans son coin, sur son lit, trouva M. Lambrusque un peu plus décharné, transparent.

- Tout va bien, fit-il. Ils sont à la mairie. C'est le point final.

- Oui, fit péniblement M. Lambrusque, le point final. Quand j'en oubliais un, à l'école, l'instituteur criait : « Une mouche, donnez-moi une mouche. Il ne sait même pas faire une chiure de mouche. Il avait raison. Le point dont tu parles j'ai mis quinze ans à... »

Le souffle lui manqua. Il étendit la main, saisit un objet qu'il approcha de sa bouche, et Gabriel, plissant les yeux, reconnut l'harmonica.

- Domage ! fit M. Lambrusque, avec une sorte de regret joyeux.

Une cloche tinta, précédant les premières volées, et Gabriel, glissant vers la fenêtre, écarta les rideaux. Le desservant débarquait d'une 2 CV, entrant dans l'église, flanqué d'une vieille fille qui lui servait d'organiste. De chaque côté de la place, chez Larigoule comme chez Bounenfant, quatre ou cinq consommateurs prenaient l'apéritif dehors, sur des tables vertes piquées de rouille. Un vol de stridents martinets rassa les toits. Une demi-douzaine de gosses surgirent d'une venelle, enveloppèrent le platane d'une hurlante sarabande, puis dérivèrent et disparurent vers la rue de Bignes. Deux ou trois commères, imitées par d'autres, commençaient à s'avancer sur leurs portes ;

- Ils ne vont pas tarder à sortir, dit Gabriel.

Cinq minutes passèrent avant qu'il eût le courage d'ajouter quoi que ce soit. Il ne réagit même pas quand, du coin de la chambre, lui parvint ce murmure :

- Tu sais, je peux te l'avouer maintenant : les coupables, je ne les connaissais pas.

La noce sortait de la mairie en désordre. Sur le terre-plein il y eut quelque flottement, l'habitude aimantant chacun vers son groupe. Mme Esteva parut, entre ses deux adjoints, les entraîna, poussant discrètement les mariés devant elle. Au bas des marches, elle se retourna, fit un geste et les deux groupes s'étirèrent en deux files et les files se mirent à monter les degrés, se rapprochant peu à peu comme les torons d'une même corde qu'assemble le cordier. Bignon pour Vernoise, Vernois pour Bignonne, cavaliers, cavalières disparates, au hasard appariés, ils confluent sous le porche, chacun saluant du menton sa chacune qu'il connaissait depuis toujours sans lui avoir jamais parlé. Les cloches s'étaient tues, livrant la suite à l'harmonium.

- Cette fois, c'est fini, soupira Gabriel. Mais il faut que je vous dise, Monsieur Lambrusque : je vais vous quitter. M. Garrivette reprend son poste.

Etonné de l'épaisseur du silence, il lâcha les rideaux qui retombèrent et revint vers le lit. A deux centimètres de l'harmonica, la bouche aux lèvres gercées, presque mauves, plissait une moue ironique et tendre, extrêmement satisfaite. L'œil gris s'éteignait doucement. Epurant le village de ses vieux acharnés, en commençant par lui-même, M. Lambrusque avait quitté Lorinse le premier.

Le recueil **Chapeau Bas** regroupe les nouvelles suivantes :

1. Chapeau bas
2. Bouc émissaire
3. La Hotte
4. Monsieur le Conseiller du cœur
5. Souvenir d'un amnésique
6. Mansarde à louer
7. La Clope